

La maison rurale en Mauricie Les murs parlent

Paul-Louis Martin

Number 63, Winter 1995

Chaud l'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17299ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, P.-L. (1995). La maison rurale en Mauricie : les murs parlent. *Continuité*, (63), 15–18.

La maison rurale en Mauricie

Rossier

Les murs parlent

Les murs n'ont pas que des oreilles, ils ont une voix. Ainsi, la maison rurale mauricienne parle de l'ingéniosité des premiers habitants et de leurs successeurs. Elle nous montre leur capacité à s'adapter à un contexte en rupture avec les origines européennes et leur volonté d'accéder à une culture propre.



Construite autour des années 1845, la maison Leblanc à Saint-Grégoire en Mauricie représente le produit de la mutation de la maison québécoise avec son rez-de-chaussée surélevé et sa longue galerie en façade couverte par un avant-toit.

PAR PAUL-LOUIS MARTIN, HISTORIEN

Si la culture est le lieu de l'homme, comme l'a écrit si justement Fernand Dumont, la maison est son lieu physique, son cadre matériel.

Elle est « un essentiel humain », selon la belle expression du géographe Max Sorre, qui sert aux fonctions fondamentales des familles : se loger, se nourrir, se vêtir, vivre et produire. En plus d'être le lieu permettant ces fonctions concrètes, l'habitation joue un rôle symbolique : elle exprime par ses formes, son décor et son mode d'organisation des réalités moins tangibles comme le statut social de ses occupants, leur sens esthétique, leur vision d'eux-mêmes et du monde. Façon de vivre et culture s'y rejoignent donc

et évoluent en étroite parenté, par un bricolage de matériaux, d'objets et d'espaces. Étudier l'habitation domestique, tenter de comprendre son langage et ses codes, c'est évidemment pénétrer au cœur du système culturel dynamique qui la produit, qui l'anime et qui la modifie au fil des années. La maison nous parle au-delà du temps, elle nous informe sur la vie quotidienne de ses occupants de diverses catégories sociales, privilégiés ou moins favorisés, urbains comme ruraux, sans-voix et anonymes qui la bâtissent et l'habitent.

Le poids de la tradition

L'habitation rurale qui retient ici notre attention n'est pas celle des premiers moments du défrichement,

DOSSIER

c'est-à-dire la maison d'établissement, mais plutôt l'habitation permanente qui lui succède, généralement après une dizaine d'années de mise en valeur des terres concédées. Cette précision est absolument nécessaire, étant donné la succession constante des fronts pionniers qui font que l'on retrouve en permanence plusieurs stades ou, si l'on veut, des états très diversifiés d'établissements domestiques. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la maison d'établissement présente un aspect primitif, a des dimensions souvent très réduites, fait appel à des matériaux peu ou pas transformés (pieux, pièces brutes, chaume, écorce, terre, etc.). C'est une habitation temporaire que l'on remplace par une maison plus durable dès que les moyens le permettent. Cette dernière offre une superficie moyenne d'environ 64 mètres carrés et est construite le plus souvent en bois avec des matériaux à valeur ajoutée (pièces équarries, madriers pour les planchers, planches rabotées pour les lambris et les cloisons, planches pour le revêtement extérieur, planches ou bardeaux pour le toit, pierres pour la cheminée et les fondations).

Sur le plan formel, on peut la décrire ainsi : le carré des murs est bas, il repose sur des fondations à peine exhaussées du sol, il est coiffé d'un comble élevé, à pentes raides, aux égouts débordant à peine le nu des murs, et l'unique souche de cheminée perce le faite au centre ou dans l'axe d'un mur pignon. Les ouvertures ne sont pas nombreuses, cinq ou six en tout, dont deux fenêtres et une porte en façade principale. Les lucarnes sont très rares car l'étage sous comble ou grenier sert surtout de garde-grains. Une petite fenêtre dans le pignon peut fournir l'éclairage pour les travaux de tissage qui ont lieu dans une portion de ce grenier avant ou après les grandes chaleurs de l'été. L'escalier raide qui y mène est situé dans l'angle de la salle ou près du foyer, il est entouré de planches et fermé par une porte, pour éviter la déperdition de chaleur. Un cabinet fermé, situé dans un angle frais de la salle, sert de laiterie ; ce qui tient lieu de cave est un réduit boisé en madriers, de six ou huit mètres carrés, creusé sous le plancher de la cuisine et auquel on accède par une trappe. On y conserve au frais le lard, les viandes, les herbes et les poissons salés. Le four à pain, petite construction en terre grasse, se trouve à l'extérieur, à quelque distance de la maison. Une salle commune, éclairée et chauffée par le foyer qui sert aussi à la cuisson, parfois une chambre, chauffée par un poêle de fonte et davantage après 1750, parfois un cabinet fermé par un rideau, voilà les seules divisions des espaces intérieurs. Y vivent sept ou huit personnes, en assez grande promiscuité. Sauf chez ceux qui prospèrent depuis deux générations ou

plus, les signes d'aisance y sont rares, les objets de luxe presque inexistants.

L'ôpre quotidien

Comment peut-on apprécier objectivement ce cadre domestique ? Les seuls critères de référence nous permettant de juger les qualités d'une bonne maison, à la fin du XVIII^e siècle, ne concernent aucunement la maison paysanne, mais plutôt les gentilhommières, les petits manoirs et les villas de campagne des catégories sociales aisées, voilà pourquoi on a peine à trouver dans le cadre ci-haut décrit quelques traces des commodités, des aménités qui rendaient aux yeux des contemporains la vie quotidienne un peu plus moelleuse. Les propos et les écrits des auteurs européens, longtemps réédités, tels ceux d'Olivier de Serres, de Louis Liger, de Gervase Markham et de tous les théoriciens des « contentements » de la vie rustique, ne

nous sont ici d'aucune utilité. Il nous faut chercher ailleurs les indices d'amélioration de la vie domestique des habitants de la vallée du Saint-Laurent : dans les subtiles différences d'évaluation qu'établissent les prud'hommes appelés comme priseurs, dans les éléments nouveaux apparaissant aux actes notariés et se transformant ensuite en norme générale, dans les témoignages d'époque enfin, qui doivent être relus avec soin. Ainsi, un mercenaire allemand, en séjour chez un habitant de Batiscan en 1776, écrit à sa famille qu'il est

À la fin du XVIII^e siècle, l'habitant doit dormir à même le plancher, enroulé dans une peau de bison, tout à côté du poêle à chauffage.

bien logé, que la nourriture est bonne et abondante, que le lit est convenable, mais qu'il partage avec 10 personnes l'unique pièce de la maison. D'autres témoins signalent que pour combattre le froid l'habitant doit dormir à même le plancher, enroulé dans une peau de bison, tout à côté du poêle à chauffage afin de l'alimenter régulièrement pendant la nuit.

C'est par le détail des tâches quotidiennes qu'on peut le mieux juger des peines et de la rudesse des conditions de vie. Tous les jours, il faut casser la glace sur le puits, situé généralement entre la maison et l'étable, remplir les seaux et les porter à l'intérieur. Il faut fendre et rentrer le bois cordé tout autour ou près de la maison. Tous les six ou huit jours, il faut pétrir la pâte et cuire le pain dans le four extérieur, même en hiver ; il faut régulièrement descendre du grenier les poches de grain à moulin, ou la farine de froment et remplir le farinier, etc. etc. Il faut vivre en somme dans une ou deux pièces basses, enfumées et souvent surchauffées l'hiver, où tout à la fois on coud, on file la laine, on taille le cuir, on tresse, on répare, on cuit, on mange et on dort. Ce n'est là qu'une brève évocation de la vie domestique dans une maison rurale de la fin du XVIII^e siècle. On peut encore y mesurer tout le poids

des traditions françaises, des façons de bâtir et de vivre dont les racines plongent loin dans les terroirs médiévaux. Mais de profonds changements s'annoncent.

La grande mutation

En moins de 40 ans, soit entre 1800 et 1840, les maisons rurales de la Mauricie changent si radicalement d'aspect qu'il convient de parler de mutation. Favorisée par les exportations de blé et de bois, l'économie bas-canadienne connaît une croissance soutenue qui se répercute sur la situation financière des ruraux. Accroissement d'échanges, augmentation démographique, hausse de revenus disponibles, ces facteurs coïncident et influent à des degrés divers pour créer un climat propice à l'amélioration de la vie domestique. Leur conjonction étroite avec de nouveaux besoins et des techniques nouvelles entraîne alors une modification substantielle dans la morphologie, l'organisation fonctionnelle et l'apparence des habitations. Jetons d'abord un coup d'œil d'ensemble avant de revenir sur chacun des éléments : la maison rurale s'agrandit, on exhausse son carré du sol et on aménage une grande cave ; la structure du comble est abaissée et allégée ; les cloisons intérieures se multiplient et les appareils de chauffage sont centralisés ; les espaces se spécialisent en se déployant sur tous les niveaux ; enfin, revêtements, ornementation et attributs nouveaux consomment la rupture avec la maison du siècle précédent.

Il convient, avons-nous dit, de parler de mutation. C'est de mutation globale qu'il s'agit, puisque la plupart des changements physiques sont interreliés et participent d'un même système architectural. Nous ne les séparons ici que pour mieux les appréhender et en comprendre le sens.

Ainsi, les centaines de marchés de construction analysés ne peuvent nous tromper : en 40 ans, la superficie au sol des habitations rurales s'accroît de façon progressive et nette, approchant les 100 mètres carrés. Si les murs de charpente, pièces sur pièces, dominant toujours, on trouve plus fréquemment des murs de pierres maçonnées, percés d'ouvertures aussi plus nombreuses. Apparaît aussi la grande cave, lentement à partir de 1807, puis en progression constante par la suite jusqu'à doter la majorité des habitations. C'est une cave maçonnée de pleine grandeur et de « hauteur d'homme » (cinq pieds cinq pouces, mesure française, selon quelques documents), aérée et éclairée par des soupiraux et souvent munie d'une entrée extérieure. On y accède aussi par un escalier intérieur depuis le rez-de-chaussée, c'est là une importante commodité. L'utilité d'une grande cave était connue

de tous depuis longtemps : on en trouvait depuis le XVII^e siècle dans les grandes demeures urbaines, les maisons-magasins des marchands, les institutions religieuses et dans quelques presbytères.

Pourquoi, en ce début de siècle nouveau, des fermiers généralement ménagers et prudents allaient-ils modifier les habitudes de construire ? À quoi pouvait dorénavant servir l'espace ainsi créé ? La réponse se trouve dans les documents notariés : à entreposer la provision de patates. Ignorée sous le Régime français, la culture de ce tubercule commence à se répandre au cours des années 1780. Les habitants en nourrissent d'abord le bétail et ne savent pas comment la conserver à l'abri du gel. On peut suivre la progression hésitante de ces lieux d'entreposage à l'aide des actes notariés : en 1789, on les signale à l'étable, plus tard dans une remise, même au grenier, puis finalement, au début de 1800, dans la cave sous la maison. C'est là l'endroit le plus adéquat : frais, humide et obscur, on peut en contrôler la température.

Comme dans la plupart des campagnes occidentales, aux Pays-Bas vers 1650, puis en Angleterre et en France au long du XVIII^e siècle, la patate entre lentement dans le régime alimentaire des populations besogneuses, mais elle s'y installe de façon durable au point d'atténuer considérablement les crises de subsistances. Sans aller jusqu'à déclencher la croissance démographique, comme l'ont

prétendu certains historiens, le précieux féculent a au moins autorisé un certain essor du peuplement et probablement rendu moins aléatoire l'approvisionnement quotidien des populations. La grande famine irlandaise du milieu des années 1840 l'illustre avec force. Ainsi, autant le grenier avait antérieurement servi de réserve céréalière, la cave devient peu à peu au début du XIX^e siècle le nouvel outil garantissant la subsistance. On y entreposera tubercules, autres denrées et légumineuses. On n'exclut pas la possibilité qu'une partie de la réserve de bois de chauffage ait aussi trouvé place, progressivement, dans une partie de cette grande cave, mais les indications claires nous manquent encore. On sait seulement que cette pratique paraît répandue, en ville autant qu'en campagne, mais plus tard, au tournant du XX^e siècle.

Changement de cap

Un autre changement majeur survient qui affecte cette fois la superstructure de la maison : le comble à l'anglaise vient remplacer la charpente complexe jusqu'alors en usage. Là encore les documents sont clairs : en 1803, les marchands Mathew Bell et David Monro, donneurs d'ouvrage, exigent cette charpente

Au début du XIX^e siècle, la maison rurale s'agrandit, on exhausse son carré du sol, les appareils de chauffage sont centralisés et on aménage une grande cave.

de toit formée de simples arbalétriers-chevrons réunis par un entrait de base. Originaire de Philadelphie, comme l'a bien démontré Yves Laframboise, ce type de fermes s'impose si rapidement qu'en moins de 20 ans elles relèguent dans l'oubli la coûteuse et lourde charpente « à la française, avec sous-faîte, éguille ou poinçon, comme anciennement ». L'impact de l'adoption de ce type de charpente est considérable : il dégage un plus grand volume utilisable sous les combles, coûte moins cher en matériaux et en main-d'œuvre, allège le poids du toit sur les murs et permet d'abaisser la hauteur des pignons.

Ces modifications majeures posent le problème des accès : le rez-de-chaussée surélevé oblige l'addition de perrons et d'escaliers exposés aux intempéries. La solution pratique et esthétique surgit d'elle-même dans le paysage bâti. Au milieu des années 1820, les cottages ornés, de style pittoresque, souvent inspirés de l'Orient, avec leur avant-toit débordant et couvrant de longues galeries ou véranda, viennent fournir l'inspiration : la maison rurale mauricienne emprunte alors ces deux attributs aux villas des notables trifluviens et les adapte à la façade que l'on donne à voir et que l'on s'empresse d'orne « à la façon du temps présent ». L'apparence extérieure de la nouvelle maison rurale vient de trouver son unité.

L'organisation intérieure connaît aussi de profonds changements. Le plus important concerne l'appareil de chauffage : pour distribuer adéquatement la chaleur dans un carré plus vaste, les constructeurs vont percer des ouvertures dans les cloisons, permettant au poêle de rayonner dans deux et même trois pièces à la fois. Ce « cadrage du poêle » apparaît dès 1812 et devient rapidement la norme ; on n'en connaît pas l'origine exacte — sauf une première mention en 1708, à Brador, signalée par Marcel Moussette — mais l'ingénieux dispositif, complété plus tard par des passages de tuyaux ou collets en fonte et des grilles dans les plafonds, a pour effet d'accroître l'habitabilité de chacune des pièces et cha-

cun des niveaux. Il prépare la voie à la spécialisation des espaces et à une individualité accrue des membres de la famille. Dès lors, et davantage après 1820, les espaces intérieurs se différencient par leurs fonctions et leur décor. Par exemple, le salon, finement décoré et menuisé, joue un rôle public, plus officiel. Il est réservé à la grande visite et la ménagère en contrôle soigneusement l'accès et l'état. La cuisine reste le centre du foyer, le cœur des activités, mais progressivement certaines tâches usuelles vont migrer hors de la maison : la laiterie aura son propre édicule, la cuisine d'été viendra s'annexer au corps principal pour accueillir les grosses besognes ou servir de garde-manger l'hiver, etc.

La maison rurale de la première moitié du XIX^e siècle nous apparaît bel et bien comme le produit d'une nouvelle culture en voie de construction. Tout en restant ce qu'elle n'a jamais cessé d'être, un lieu de production, la maison adopte une rationalisation et une logique fonctionnelle fort efficaces, capables en outre d'accueillir d'autres commodités qui viendront plus tard, à la fin du siècle, comme l'eau courante, la fournaise ou la chaudière centrale au sous-sol et, enfin, les dispositifs d'hygiène. En marquant aussi nettement sa rupture avec les formes architecturales antérieures, la maison rurale du premier XIX^e traduit finalement l'ouverture de ses bâtisseurs sur la modernité et leur aptitude à digérer, à adapter à leur besoin une culture urbaine envahissante qui commence à gruger leur univers.

Note : L'auteur de cet article est professeur en histoire de la culture matérielle. Il dirige depuis trois ans, au Centre universitaire d'études québécoises à l'Université du Québec à Trois-Rivières, un projet de recherches sur l'évolution de l'habitation domestique en Mauricie depuis le milieu du XVIII^e siècle jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. D'ici deux ans, l'équipe de chercheurs aura procédé à une radiographie complète de la maison et pourra dresser une série de portraits des habitations, des intérieurs domestiques et aussi de leurs rapports au paysage. L'étude s'appuie sur un corpus documentaire comprenant notamment près de 800 actes notariés et des centaines d'inventaires de biens après décès, baux de location et procès-verbaux de saisie.



Mixx Design

709, avenue Campbell Greenfield Park (Québec) J4V 1Y5



(514) 923 0761



(514) 923 0802

transcende le réel par la «mise en exposition»

ART & COMMUNICATION INC.